

XYZ. La revue de la nouvelle

Vers la montagne de Zimalaya

Johanne Alice Côté



Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, J. A. (2005). Vers la montagne de Zimalaya. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 44–49.

Vers la montagne de Zimalaya

Johanne Alice Côté

Rage de dents. Rage dedans.
J'ai quarante ans, ma rage en a vingt. Rage de jeunesse, sourde, matée, retenue sous une chape de métal. Rage de la dent qui se mord elle-même, attaque son fondement, détruit l'os qui la retient parmi ses semblables, pourrit jusqu'au nerf, refuse sa tâche, capitule, puis cherche à s'individualiser, au prix de sa propre mort.

J'achète des comprimés d'ibuprofène. Je passe devant une librairie. Dans la vitrine : mon reflet, ma joue gonflée, mon visage déformé par l'abcès. Désir d'exhaler ce qui m'empoisonne.

Je bouquine. J'ouvre au hasard *Le corps symbole* de François Rabal. *Il n'y a pas de hasard. La maladie, la douleur, les accidents nous donnent les clés de la compréhension de soi ; ils nous révèlent la nature des chocs émotionnels encaissés en silence, des conflits intérieurs non résolus. En situation de stress prolongé, le cerveau trouve une solution de survie en concentrant le problème dans un organe ou une partie du corps. Il évite ainsi que l'organisme en entier ne soit détruit.* Attaquer la partie pour sauver le tout. Je fouille le chapitre des dents. *Les quatre premières molaires sont les dents de l'affirmation de ce que l'on veut être.*

Je poste un colis à mon fils, à Lagos, au Portugal : les chaussures de sport abandonnées chez moi il y a deux ans. Mon petit Poucet et ses bottes de sept lieues. Il se prépare à partir en Asie. Il vient d'avoir vingt ans.

□

Rage de dents. Rage dedans.

Veuillez remplir le formulaire. Mon nom est Marianne Martin. Je n'ai pas d'allergies, pas de problèmes cardiaques, je n'ai pris aucun médicament au cours des trois derniers jours sauf des comprimés pour calmer la douleur... Traitement de canal. Combien ? Couronne. Combien ? Chirurgie parodontale. Combien ? Je n'ai pas d'assurance. Extraction.

Deuil de ma dent. Je pleure. Je me sens ridicule. En Irak, les dents des enfants tombent, puis les enfants meurent. En Afghanistan, les enfants, leurs pères, leurs mères, marchent sur des mines ; ils perdent leurs jambes, leurs mains et continuent à vivre. J'ai honte, mais je pleure malgré tout. Ma première dent d'adulte morte, arrachée, repose entre deux éponges noires dans une boîte de plastique marquée en lettres d'or *Laboratoire Dent Cité*. Le dentiste amusé : *C'est pour la fée des dents ?* Non. La fée ne sera jamais assez riche pour me payer ce que vaut cette dent. Dans ma bouche, un vide, où ma langue déroutée va souvent se perdre.

Deuil de ma dent. Deuil de l'argent. Maudit argent que je dois au dentiste pour cette dent perdue et pour toutes les autres, négligées depuis vingt ans, rongées par l'impuissance à mordre dans la vie.



Simon a reçu ses chaussures.

Il célèbre la fin de son contrat de travail avec les copains, rentre chez lui après la soirée, en courant, je le vois, c'est mon fils, il court avec ce grand corps de presque deux mètres, son entrain, son enthousiasme à la perspective du voyage. Il a passé l'été en sandales dans le sable de Lagos et, maintenant, il a chaussé ses bonnes vieilles espadrilles, celles qu'il portait pour jouer au basket quand il a terminé son secondaire, il n'y a encore pas si longtemps, il court, il enjambe un banc de parc, pour le plaisir, s'invente un cent mètres haies, c'est un champion, saut en longueur entre deux trottoirs, il est si fort, si délié, quel beau garçon, il court et saute pour atteindre un lampadaire, voyons Simon, c'est bien trop haut ! *C'est pour jouer, m'man ! J'attrape des étoiles ! Maman ! Regarde comme je cours vite !* Il a quatre ans, il se démène comme un diable, il trébuche, se relève, il a du feu sur les joues, de l'or dans les yeux. *Regarde maman ! Je vais courir loin, très loin, par-dessus la mer et je vais grimper la montagne de Zimayala !* Vas-y mon garçon, ma fierté, mon amour.

J'ai vingt ans.

Je sers des pastis à Montreux, je me perds à Venise, me réincarne à Carcassonne, m'arrête à Faro. Je bois de la bière Buck, mange des sardines grillées, fume ces portugaises qui vous brûlent la voix. La vie déferle sur les vagues et je m'incrute dans le sable. Un pêcheur me débusque, m'arrache ma robe à la pointe du couteau, brise ma pureté de coquillage. Je me blinde d'indifférence, reprends la route, élancement dans les mâchoires, le nez dans *La nausée* de Sartre, je rentre à Québec au secours d'une amie suicidaire (devenue amoureuse quelques heures après son appel de détresse, elle n'a plus besoin de moi), mes maigres ressources s'épuisent, je veux repartir en Europe, en Asie, je vends des sacoches de cuir à Saint-Jean-Port-Joli, je fabrique des pendentifs avec des galets à Gaspé, je sue à récolter le tabac en Ontario. Je reviens à Québec. Douleur diffuse, persistante, toute ma tête sous l'emprise du mal. Trop de dents atteintes. Le dentiste, ce monstre involontaire et indispensable, engloutit toutes mes économies. Tout l'argent du voyage.

J'ai vingt ans et j'aspire à faire du trekking au Népal, me fondre à Padmasambhava dans un monastère tibétain, vivre l'ascèse du théâtre japonais, apprendre les danses balinaises, apprivoiser des koalas en Australie, mais je paye le dentiste, prenez ma bourse, prenez ma vie, et je mise tout, tout ce qui reste, les rouleaux de sous noirs, sur un aller simple pour Londres. Vite! Trouver un boulot et rêver au Bhoutan et à l'Indonésie.

Dans un pub, au tréfonds de la campagne anglaise, Kevin Manor me sourit. Il utilise un produit pour blanchir ses dents, j'en suis sûre. Dans ce sourire éclatent tout son charme et l'émail impeccable de sa personnalité. C'est du toc, mais je mords. Je m'accroche au fil de ses histoires: sa mère l'habille en fille et lui boucle les cheveux jusqu'à ce qu'il entre à l'école, son père bat à mort son chien Benzo, il sauve la vie d'une vache en l'aidant à mettre bas ses deux veaux, il frôle la mort à vingt ans lorsque sa

voiture est heurtée par un train. Lorsqu'il enlève sa chemise, une longue cicatrice zigzague de l'index à l'aisselle. Et moi, ramollie par l'alcool, ballottée dans le remous de son mélodrame, j'accoste, j'unis mes blessures aux siennes, je touche en frémissant ce serpent qui semble prendre vie et je tiens, contre ma joue, sa main droite, que les doigts recousus et rigides rendent pareille à une patte. Pour lui, pas de violon, pas de piano. Le soir même, une volonté transcende les barrières de la contraception. Je suis enceinte.



Rage de dents. Rage dedans.

Mes quatre molaires minées irradient la question douloureuse. Mon talent et mes efforts artistiques n'ont jamais vraiment pris la forme d'une carrière; j'ai fait des petits boulots et pas moins d'une dizaine de tentatives de réorientation, stages et formations professionnelles: imprimerie, pâtisserie, dessin industriel, massothérapie, opération de machinerie lourde et j'en oublie. Si, à vingt ans, j'étais partie à Katmandou, si je n'avais pas sacrifié mes économies au dentiste, si je n'avais pas eu cette première rage de dent... qui serais-je devenue?



Il était une fois mon fils.

Dans les rues de Lagos, il court, content de rechausser les bonnes vieilles espadrilles qu'il portait chez sa mère. Ses bagages pour le lendemain sont prêts. Enfin, l'Asie! Enfin la vraie saveur du voyage; l'Europe avait été un préalable, une mise en train. Une visite sur les lieux de sa conception, une occasion de faire connaissance avec son père. Courte escale. Qui veut s'attarder chez quelqu'un qui installe un cadenas sur la porte du réfrigérateur? Tout est si à l'étroit chez Kevin Manor. Surtout la vie intérieure, la possibilité de se transformer, de s'épanouir. *I am Kevin Manor and I won't change. People don't change, Simon!*

Simon quitte ce père qui passe son temps à colmater les craquelures de son apparence. Deux ans à rouler sa bosse : travailler comme cuisinier, se faire piquer l'argent du voyage, une fois, deux fois, recommencer. L'Angleterre, les Alpes, la Provence, l'Algarve. Et l'Asie bientôt, l'Asie enfin ! Il court, dernière nuit au Portugal, monte les escaliers menant à son appartement. À la dernière marche, il trébuche. Le poing en avant, il traverse la porte vitrée. Les dents de verre lui déchirent le bras droit. De l'index à l'aisselle.



Dernier rendez-vous chez le dentiste.

Dans le métro, je pense à Simon qui s'inquiète de ne pas retrouver l'usage de son pouce, qui dépense l'argent du voyage pour sa convalescence et la rééducation de son bras et de sa main. Je lis François Rabal. *Le pouce symbolise la tête, la spiritualité. Le pouce rappelle Poucet se libérant de l'aliénation parentale pour réaliser son individualité, son esprit propre.*

Je lève les yeux. En face de moi, un jeune asiatique. Il a environ l'âge de mon fils. Ses mains sont ouvertes sur ses genoux et je m'aperçois qu'il lui manque trois doigts à la main droite, dont le pouce. Je suis troublée par le foisonnement des coïncidences des dernières semaines. J'ai l'impression de voir la charpente à travers la maison, le squelette à travers la peau. Pourquoi ce jeune homme, pourquoi les doigts de la main droite, pourquoi un Asiatique, pourquoi au moment où je me rends chez le dentiste ?

Ces signes m'apparaissent comme une confirmation qu'il y a bien un lien de sens qui traverse les vingt ans de Simon, ceux de son père et les miens. Qu'est-ce qui est transmis dans la mémoire des cellules au moment de la conception ? Quel amalgame de frustrations et de rêves avortés Kevin Manor et moi avons-nous concocté pour cet enfant inattendu ? Dans toute notre inconscience, quelle charge d'impuissance avons-nous léguée à Simon ? Et par quelle sorte de loyauté invisible un enfant répète-t-il les expériences douloureuses de ses parents ?

Je pleure. Le jeune asiatique m'enveloppe d'un sourire de bonté. Est-il possible que mon fils m'ait offert cet épisode de sa vie comme un psychodrame, une catharsis ? Est-il possible que, par une force que je ne mesure pas encore, il ait libéré la jeunesse de son père et la mienne, prisonnière d'un vortex douloureux ? Est-il possible que ma propre prise de conscience de cette toile sous-jacente mette un terme à la répétition inconsciente des événements ?

Le regard serein du jeune asiatique voyage droit devant, loin. Je me sens soudain réconciliée avec ma souffrance de vingt ans, emplie de reconnaissance et d'humilité envers mon enfant. Je sens poindre l'urgence de réaliser les projets cristallisés dans le passé. Et j'ai la certitude profonde que nous saurons, mon fils et moi, trouver le chemin de liberté qui conduira chacun à sa montagne de Zimayala.